

20<sup>e</sup> édition à Cully et alentour

## Lavaux Classic, le Janus des festivals

La manifestation n'a jamais autant mis en avant la polyvalence des artistes invités. Tour d'horizon.

Matthieu Chenal

Tout change, même au royaume immuable de la musique classique. C'est ce que l'on ressent en parcourant le programme du 20<sup>e</sup> Lavaux Classic qui régale du 13 au 25 juin autour de Cully avec des propositions qui tentent de plus en plus de s'évader du moule standard. Pimenter la programmation d'une pincée de jazz dans les soirées du festival Off n'est évidemment pas une nouveauté à Cully, même dans sa déclinaison classique. La surprise, c'est que

les échappées belles viennent s'immiscer au sein même des concerts payants, avec une prédilection pour les soirées en deux parties (*lire encadrés*).

Pas de révolution pour autant; les grands interprètes consacrés, magnifiant la quintessence du répertoire, ne sont pas du tout mis sur la touche, bien au contraire. Le festival s'ouvre d'ailleurs ce mardi 13 juin par un récital très attendu de Grigory Sokolov, référence s'il en est du piano russe depuis près d'un demi-siècle. Le colosse mos-

covite revient après avoir marqué d'une pierre blanche les 10 ans du festival dans un temple de Cully plein à craquer, de public, d'émotion et de chaleur. Cette fois-ci, Sokolov est attendu à Vevey, la salle del Castillo pouvant accueillir davantage de monde.

Le piano reste au cœur des envies du directeur artistique Guillaume Hersperger, lui-même pianiste et professeur de piano. En contrepoint à la venue du vétéran russe, il n'hésite pas à faire la place à la génération mon-

tante, avec Alexander Malofeev, pur talent formé à Moscou (24 juin), et Kevin Chen, récent lauréat du Concours de Genève (25 juin).

En dehors de ces piliers et de quelques autres, les formats et les propositions de Lavaux Classic s'évadent vite vers d'autres contrées, revisitant Bach comme le duo piano-marimba Enhco - Serafimova, ou le folklore latino-argentin (Los Ritmos del Amor, Los Duendes). Que Cully ne soit pas si classique n'est en somme pas très surprenant.

## Les échappées belles de François Salque



François Salque, violoncelle. FRANÇOIS SECHET

**Temple** Polyvalence. C'est le mot-clé de François Salque, violoncelliste de formation classique, connu pour son duo hors sentiers battus qu'il forme depuis une quinzaine d'années avec Vincent Peirani, valeur sûre de l'accordéon jazzy. Une fois n'est pas coutume, le Français pourra défendre les deux facettes de son art dans le même concert: en duo avec la pianiste Audrey Vigoureux dans Fauré, Beethoven et Chostakovitch, puis sur les rythmes du tango ou de l'Europe de l'Est avec son complice accordéoniste. «Depuis quelques années, le violoncelle s'est épanoui dans les musiques actuelles et traditionnelles et le jazz, se réjouit le musicien. Il peut imiter le violon ma-

nouche, la flûte traditionnelle, la guitare ou la contrebasse. Dans mon cas, c'est au cours d'innombrables concerts avec Peirani, mais aussi Michel Portal et Biréli Lagrène que j'ai construit un langage personnel.» Enseignant à la HEMU, François Salque voit d'un très bon œil cette ouverture parmi les jeunes musiciens: «Le classique apporte au jazz une rigueur, la conduite du son, la précision du rythme, les balances, l'intonation. À l'inverse, le sentiment d'impro apporte au classique une forme de liberté, de ressenti plus global du phrasé. Et un élan vient du corps entier.» **MCH**

Cully, Temple, ve 16 juin (19 h 30)

## Les réminiscences de Simon Bürki

**Caveau Potterat** S'il est un jeune pianiste suisse qui fait parler de lui, c'est bien Simon Bürki! La sortie d'un premier album solo autour de Rachmaninov met en lumière un talent aux racines tournées vers l'Est. «Ma mère est mi-russe mi-ukrainienne. À 5 ans, j'ai commencé à étudier le piano quand j'étais en vacances à Kiev où vit ma grand-mère. À la Juilliard School de New York, j'étudie en ce moment auprès de Sergeï Babayan qui a été formé à Moscou.» Le Saint-Gallois ressent une forte connexion avec le destin de Serge Rachmaninov, Russe émigré aux États-Unis. Mais, en somme, chaque pièce de son disque est liée à un moment de sa vie, de l'enfance jusqu'à au-

jourd'hui. D'où le titre «Réminiscence» (Aparté). À Cully, Simon Bürki est programmé dans le festival Off. Il offrira des extraits de son disque, mais il est également annoncé pour une jam-session de jazz d'après-concert. «Je suis un grand fan de jazz et j'aime bien improviser, mais je le fais plutôt comme hobby. Je trouve bien d'ouvrir ses oreilles à d'autres musiques. Moi, je joue aussi de la balalaïka.» Simon Bürki sera très présent dans la région puisqu'il est membre du jury du concours de piano de Lavaux Classic (catégorie amateurs) et candidat au Prix Clara Haskil de Vevey en août. **MCH**

Cully, caveau Potterat, sa 17 juin (18 h/21 h)



Simon Bürki, pianiste. EIJUP ARIFI

## Le groove du Vision String Quartet

**Salle Davel** Premier Prix du Concours de Genève en 2016, le Vision String Quartet n'a de compte à rendre à personne en matière de virtuosité classique, mais leur pedigree va bien au-delà. Le quatuor, qui se considère également comme un groupe, redéfinit même la conception du quatuor à cordes en défendant ses propres compositions, très éloignées du style rigoureux habituel. Il expérimente de nouveaux formats de concert et collabore avec des designers sonores et des techniciens de l'éclairage afin de conférer à ses représentations d'autres dimensions créatives. Le programme de leur concert du jeudi 22 juin vient en réalité rattraper le rendez-vous man-



Le Vision String Quartet. HARALD HOFFMANN

qué l'an passé, empêché pour cause de maladie d'un des membres. Guillaume Hersperger, directeur artistique de Lavaux Classic, ne voulait décidément pas se passer de l'expérience défendue par cet ensemble jouant debout et sans partition: la première partie du concert se veut fidèle à la tradition, avec un «Prélude» d'Ernest Bloch suivi d'un opus de Felix Mendelssohn. En seconde partie, les quatre acrobates défendent leur album, «Spectrum», paru en 2021, entièrement composé dans des styles beaucoup plus cool, louchant sur le jazz, le funk et le minimalisme américain. **MCH**

Cully, salle Davel, je 22 (20 h 30)



«We ate the wind» enchaîne les séquences historiques et populaires entraînant le spectateur dans son rythme.

## Emily Jacir fait de la place au MCBA

**Migration dans l'art** Invitée par le Musée cantonal des beaux-arts à Lausanne, la plasticienne évoque le statut des saisonniers dans une installation cinématographique.

C'est peu dire qu'Emily Jacir soit la portée de la liberté de mouvement: d'ailleurs, quand on la rencontre, à Lausanne, elle ne semble pas pouvoir rester en place. Il faut dire que son existence d'artiste entre Bethléem, Rome et Les Pouilles avec la Méditerranée pour «maison», un passeport américain et des origines palestiniennes, abjure l'inaction. Une forme de menace quand on est une artiste engagée!

La plasticienne sait aussi d'expérience que le mouvement peut prendre la direction de la liberté. C'est ainsi lestée de cette urgence humanitaire qu'elle crée. Condensant en une tente de tissus brodée, un «Mémorial des 418 villages palestiniens détruits, dépeuplés ou occupés». Ou rangeant dans une bibliothèque les photographies de livres pillés par Israël. Dans ce mouvement, perpétuel, le Lion d'or de la Biennale de Venise 2007, censurée deux ans plus tard alors qu'elle souhaitait ajouter la traduction arabe des noms de stations de vaporetto, entraîne encore une vraie liberté de penser. Son moteur pour diriger Dar Jacir, rare espace culturel pour l'art et la recherche en Cisjordanie.

Et... elle bouge, Emily Jacir. Résistante. Directe. En recherche constante sur les flux. Rien d'étonnant donc à la voir tourner autour de l'écran à double face qu'elle vient de dresser au Musée cantonal des beaux-arts, à Lausanne. Téléphone à la main, juste après avoir confié collecter sans arrêt toutes sortes de choses, la cinquagénnaire passe à l'acte: elle fait de l'image avec les images de son installation cinématographique «We ate the wind». De nouvelles archives. De nouvelles sources. «Une obsession», dit-elle. Et une couche supplémentaire à son

œuvre qui trouve son épaisseur critique dans les profondeurs de l'histoire.

**Les invisibles regardent**

Ici, l'artiste a la belle intelligence de ne pas travailler hors sol, elle évoque le statut de saisonnier et l'invisibilité dans un mouvement eurhythmique, créateur de sens. Chorégraphié à l'insu du spectateur, il le force lui aussi à bouger, captif des deux faces de l'écran s'il veut l'ensemble de l'histoire. Le tournis gagne. Les images d'archives trouvées à la Cinéma-thèque sur le temps des saisonniers en Suisse et celles de danses populaires filmées dans les rues du sud de la botte par l'artiste se passent le témoin d'un côté à l'autre, les sons se fondent, passé et présent fusionnent.

Reste le geste dansé, la vie qui passe et... une addition fort symbolique d'images dont la perspective n'est autre qu'un plafond ou un mur sans horizon. Comme celui de ces gosses venus avec leurs parents, mais invisibles parce que le saisonnier n'a pas le droit au regroupement familial. L'artiste connaît. «À un moment donné, souffle-t-elle, mes parents sont aussi partis travailler au Moyen-Orient. J'ai dû quitter ma famille à 14 ans. Beaucoup d'enfants ont dû se construire avec cette expérience.»

Grandir sans avoir accès à l'espace public? Elle y a repensé, immergée dans l'excès inverse, la prise de la place du village à l'heure de la *pizzica*, tarentelle traditionnelle des Pouilles. Une pratique populaire. Festive. En plus d'être un tempo qui soigne. «We ate the wind» conjugue ces expériences de vie, subtil équilibre entre le silence imposé aux enfants et la musique grisante des danses. Et jeu de résonances entre la privation de liberté et cette euphorie collective. L'alternance crée encore un autre mouvement et fait de la place aux uns et aux autres. **Florence Milliod**

Lausanne, MCBA

Jusqu'au 27 août  
Du ma au di (10 h-18 h)  
[www.mcba.ch](http://www.mcba.ch)

## En deux mots

**Lausanne en force**

**Arts visuels** En préambule à l'ouverture d'Art Basel (15 au 18 juin), les Swiss Art Awards récompensent chaque année les acteurs les plus prometteurs de la scène artistique contemporaine suisse. Et c'est peu dire que l'édition 2023 est fort lausannoise! Avec la catégorie «architecture» remportée par le bureau Détritus (Claire Logoz et Bastian Marzoli), la catégorie «critique, publication, exposition» par l'espace d'art indépendant Bureaucracy Studies (Matthias Sohr), alors que Natasha Donz et Giulia Essyad remportent deux des neuf Art Awards. Les prix ont été remis lundi par l'Office fédéral de la culture en présence d'Alain Berset. **FMI**

**Rushdie réédité**

**Édition** Le premier roman de l'écrivain Salman Rushdie, «Grimus», introuvable en français, va être réédité pour la rentrée littéraire, ont annoncé les Éditions Gallimard. Ce roman publié en 1975, alors que l'auteur avait 28 ans, avait été traduit par les Éditions JCLattès en 1977. Il n'a jamais été réédité depuis. Il doit ressortir en poche, aux Éditions Folio, le 24 août. «Grimus» est un conte fantastique sur un homme doté de l'immortalité, qui après plus de sept siècles cherche à se débarrasser de ce don. Le livre a eu peu de succès, Rushdie ne parvenant à la reconnaissance qu'avec son second roman, «Les Enfants de minuit» (1981), prix Booker. **AFP/FBA**